

Recherches sociographiques



Éric BÉDARD, *Années de ferveur 1987-1995*, Montréal, Boréal, 2015, 226 p.

Emmanuel Choquette

Volume 58, numéro 1, janvier–avril 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1039945ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1039945ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Choquette, E. (2017). Compte rendu de [Éric BÉDARD, *Années de ferveur 1987-1995*, Montréal, Boréal, 2015, 226 p.] *Recherches sociographiques*, 58(1), 207–209. <https://doi.org/10.7202/1039945ar>

Un portrait du Québec « réel » pourrait-il (et devrait-il) un jour s'imposer, une fois pour toutes?

Dernière proposition, plus audacieuse : créer un « patriotisme prospectif », être fier de cette jeunesse qui entre en scène, même si elle ne croit plus aux frontières et qu'elle se réclame de l'universel... Une proposition généreuse, évidemment, mais qui semble pécher par un excès d'optimisme. En effet : comment fonder le patriotisme sur ce qui n'est pas encore advenu? Sur une génération, certes pleine de promesses, mais qui n'a pas encore fait ses preuves ni affronté les dures épreuves du réel? Même s'il tient jalousement à son droit d'inventaire, même s'il entend rompre avec des valeurs ou un régime politique qui ne convient plus, n'est-ce pas normal que le patriote ressente une sorte de dette à l'égard des devanciers? Un patriote peut-il être autre chose qu'un héritier reconnaissant? Livernois élude ces questions importantes en réactivant cette vaine opposition entre passé et avenir. Fernand Dumont, qu'il cite avantageusement, ne répétait-il pas que la nation était à la fois héritage et projet?

On peut lire cet essai comme une charge contre le courant « néocanadien-français », vraisemblablement à l'origine de tout ce qui va mal au Québec. Rien n'est dit cependant sur le « patriotisme constitutionnel » des trudeauistes au pouvoir, à Québec et à Ottawa. Au final, un constat s'impose. Jusqu'en 1995, progressistes et conservateurs pouvaient cohabiter au sein de la grande coalition souverainiste. Force est de constater que ce n'est plus le cas. Cet essai témoigne donc d'une recomposition politique majeure.

Éric BÉDARD

TÉLUQ,
Université du Québec.
eric.bedard@teluq.ca

Éric BÉDARD, *Années de ferveur 1987-1995*, Montréal, Boréal, 2015, 226 p.

Années de ferveur 1987-1995, jette un regard personnel, voire intime, sur une époque marquante de l'histoire politique du Québec. Sous la forme d'un récit de vie, Bédard partage son expérience de militant au sein du Parti québécois (PQ), de l'arrivée de Jacques Parizeau à la tête du parti en 1988 jusqu'au lendemain du référendum sur la souveraineté du Québec en 1995. Plus qu'un simple témoignage, le texte nous fait vivre de l'intérieur les tensions, les exaltations et les déceptions qui caractérisent la politique partisane, les campagnes électorales et référendaires. Un récit volontairement partial, lequel présente les points de vue d'un intellectuel engagé dans la lutte pour l'indépendance nationale de la province.

Dans cette perspective, l'ouvrage se trouve à l'opposé de la pensée de Weber développée dans *Le savant et le politique*. Il prend pour exemple le positionnement ontologique de Parizeau : celui que l'on appelait « Monsieur » ne se cantonnait pas dans le « dualisme stérile » entre la réflexion et l'action politique (p. 25). Par ailleurs, le biais nationaliste et l'angle personnel qu'emprunte l'historien ne viennent pas

pour autant amoindrir l'intérêt que l'on peut accorder à ce document. Il apporte quelques éléments de réponses empiriques à certaines questions récurrentes en sciences sociales, en science politique tout particulièrement. Comment devient-on militant? Quels sont les motifs derrière l'implication politique? À ce sujet, Bédard estime que c'est un savant mélange d'intérêts individuels et d'idéalisme qui représente le principal moteur de l'action politique (p. 12). Son épilogue vient confirmer ce point de vue affirmant que la politique « est une affaire humaine » faisant appel « autant à nos idées » qu'à « nos principes et notre intelligence » (p. 205). On comprend aussi que son penchant nationaliste en faveur de la souveraineté du Québec est en partie un héritage familial, du côté paternel (p. 2), et éducationnel, à travers entre autres les cours de philosophie de Denis Jetté et ceux d'histoire de Maurice Séguin (p. 38). C'est toutefois sa rencontre avec Jacques Parizeau, à la fin des années 1980, qui lui donne le goût de s'investir davantage jusqu'à prendre la tête du Comité national des jeunes du PQ en 1994 (p. 66).

Outre l'influence de Jacques Parizeau, l'auteur fait plusieurs fois référence à d'autres intellectuels l'ayant marqué. À l'évidence, l'œuvre de Fernand Dumont occupe une place importante dans le développement de la pensée de Bédard. Sa conception de la nation par exemple, indissociable de la dimension historique, correspond à celle de Dumont. Comme pour l'auteur de *Genèse de la société québécoise*, Bédard estime que le nationalisme québécois s'appuie sur une série de rendez-vous manqués. Un constat également souligné par Louis Balthazar dans son *Bilan du nationalisme québécois*. « Être Québécois » pour Bédard, c'est « aussi se reconnaître dans une histoire, être attaché à une culture » (p. 198). « À quand la vraie victoire? », demande Bédard dans une lettre à un ami (p. 191). Sans laisser toute la place à la dimension historique et culturelle, la définition de la nation que propose Bédard s'accorde également à celle de certains de ses contemporains; on pense à Jacques Beauchemin ou à Mathieu Bock-Côté, ce dernier étant mentionné à quelques reprises dans l'ouvrage de Bédard.

Bien qu'il laisse clairement transparaître ses opinions politiques, le travail de Bédard accorde une place importante à la nuance. On le constate en particulier lorsqu'il fait référence à la jeunesse. C'est d'ailleurs une des grandes leçons qu'il retient au terme de sa participation active en politique. « 'La jeunesse' n'a vraiment rien d'un bloc monolithique », précise-t-il (p. 206). Paradoxalement, il effectue tout de même quelques généralisations justement sur l'aspect générationnel, notamment lorsqu'il traite des *hippies*, « surtout reconnus pour [leur] consommation de champignons magiques » (p. 14). Ce genre de cliché demeure toutefois peu fréquent.

Évidemment, il demeure difficile de parler de la défaite du camp du « Oui » en 1995 sans traiter du discours de Jacques Parizeau. À ce propos, Bédard considère que « Monsieur » a raté sa sortie (p. 199). Cela dit, il accorde peu de place à cet épisode ou au lendemain de la défaite référendaire. Il faut admettre d'une part que cette sortie a été maintes fois abordée. D'autre part, à travers le récit de son cheminement, Bédard vise surtout à proposer un regard interne sur les événements ayant mené au référendum. Sur le plan de la forme, on ne peut nier que l'historien sait raconter. Il parvient habilement à décrire l'intensité ressentie la

journée du vote, le 30 octobre 1995 (p.184). Sa rencontre fortuite avec le poète Gaston Miron (p.158) et sa brève collaboration avec le coloré cinéaste Pierre Falardeau (p.152) sont aussi dignes de mention.

Emmanuel CHOQUETTE

Département de science politique,
Université de Montréal.
emmanuel.choquette@umontreal.ca

Jean-François CARON, *Être fédéraliste au Québec. Comprendre les raisons de l'attachement des Québécois au Canada*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2016, 98 p.

Être fédéraliste au Québec s'attaque à une question presque complètement négligée par les chercheurs et intellectuels québécois. Alors qu'il y a une littérature abondante traitant de l'aliénation qu'une partie des Québécois ressent face au Canada, peu d'auteurs se sont penchés sur les raisons qui font qu'un grand nombre de Québécois tient à la fédération canadienne. D'un point de vue scientifique, cette question est importante. En effet, il est intuitivement plus facile d'expliquer pourquoi une communauté nationale minoritaire pourrait gagner la loyauté presque exclusive de ses membres que de comprendre comment ces derniers peuvent développer et conserver un attachement à un État et sa propre communauté politique. La littérature sur les États multinationaux est déficiente sur la question de leurs facteurs de cohésion, favorisant plutôt l'examen des forces centrifuges. La réflexion de Jean-François Caron contribue donc à combler un vide dans la littérature. De plus, les raisons de l'attachement des Québécois au Canada représentent évidemment un enjeu d'une grande importance politique, pour les fédéralistes comme pour les souverainistes.

Pour Jean-François Caron, le concept théorique clé permettant de comprendre l'attachement des Québécois au Canada est le patriotisme fédéral. Le patriotisme fédéral des Québécois serait le produit de l'autonomie collective dont ils jouissent à l'intérieur de la fédération et de leur capacité à modifier des pratiques de gouvernance de l'État. Il s'agit là de deux arguments solides qui sont peu articulés dans la littérature en français sur le Québec et le Canada où l'accent est mis sur l'idée d'un fédéralisme centralisateur et rigide. Je me demande par contre si l'auteur ne sous-estime pas le lien identitaire entre les Québécois et le Canada. En d'autres termes, peut-être que l'attachement des Québécois à la fédération canadienne ne se réduit pas à un patriotisme issu d'une certaine confiance en des institutions mais est aussi le produit d'un nationalisme canadien qui a pénétré la dimension identitaire d'une bonne partie de la province. Après tout, il a toujours été plus difficile pour les chefs souverainistes d'attaquer le Canada que le gouvernement fédéral.

La réflexion de l'auteur sur le patriotisme fédéral l'amène à considérer trois fédérations étrangères : l'Espagne, la Belgique et la Suisse. Dans les cas de l'Espagne et de la Belgique, il conclut que des blocages institutionnels ont effrité le